





## JOURNAL 1962-1969



SŁAWOMIR MROŻEK

# JOURNAL 1962-1969

*Traduit du polonais par Lydia Waleryszak*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La publication du présent ouvrage  
a bénéficié d'un soutien de la Fondation Leenaards.*

Titre original: *Dziennik 1962-1969*  
© 2010, by Sławomir Mrozek & 2012  
by Diogenes Verlag AG Zurich  
Tous droits réservés.

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc,  
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-398-5

1962

*Vendredi 26 octobre*

J'ai commencé à écrire un journal, il y a quatorze ans, au mois de septembre. Il y a trois ans, en octobre, je brûlai sans regret une dizaine, voire une vingtaine de volumes de près de deux cents pages chacun. Je perdis mon intérêt pour ce journal environ trois ans avant de le brûler. Je le tenais de moins en moins régulièrement, puis plus du tout les dernières années précédant l'*auto da fé*.

Ce monstre avait existé pour trois raisons : la nécessité de me retrouver seul à seul avec une page blanche (c'était bien avant mes débuts), le besoin de m'épancher auprès de quelqu'un, fût-ce moi-même, et celui de recueillir des expériences, des notes de lecture, des opinions, etc. Bien sûr, il s'agit là d'une explication simplifiée. La frontière entre ces besoins n'était pas plus distincte que leur nombre, définitif. Il en fut de même pour les raisons qui me poussèrent à cesser cette activité. La plus simple et la plus superficielle d'entre elles fut que je me mis à écrire professionnellement. En effet, à mesure que j'étais publié, je cessais de me livrer à ces griffonnages de jeunesse. Quoique je tinsse un journal longtemps encore après être devenu un « écrivain ».

Je brûlai ces quelques kilos de ma vie intime de peur, bien entendu, qu'ils ne tombent entre les mains d'un lecteur

indésirable. Je compris que je ne pourrais m'en protéger, après l'effraction commise dans ma chambre à Cracovie, alors que je me trouvais en Amérique. Il semblerait qu'en Pologne, les coffres-forts n'existent pas, et s'ils existent, ils ne m'inspirent aucune confiance.

Mais ce n'est pas là l'unique raison. À l'époque, j'étais dominé par la peur du cimetière, la peur de celui que je n'étais déjà plus, la peur de la vieillesse. Étais-je réellement devenu un autre ? Ou plutôt à quel point avais-je changé ? Aujourd'hui encore, ces questions restent sans réponse. Peut-être avais-je honte de moi ? Peut-être voulais-je renier cet ancêtre, petit et bossu, que j'étais pour moi-même ? Je ne vais pas multiplier les explications.

Trois ans environ après avoir brûlé mon journal (ce feu devait symboliser la fin de ma jeunesse) et quelque six années après qu'eurent disparu mon instinct d'autolamentation et mon besoin de me parler à moi-même, je retrouve la même impulsion d'écrire.

Des trois motifs évoqués plus haut, quatre en réalité, demeure la question suivante : comment vivre ?

Je pense ici à une arche d'alliance entre ce qui passe, se déroule, la vie pourrait-on dire, et mon activité professionnelle. Je cherche à élaborer une plateforme intermédiaire, tout comme, j'imagine, on cherche ailleurs à concevoir une station intermédiaire entre la Terre et la Lune. Je suis d'une génération pour qui apercevoir un avion dans le ciel relevait du sensationnel. C'est aussi la raison pour laquelle j'utilise une machine à écrire et non un stylo-plume et un papier de bonne qualité, comme j'affectionne de le faire. Jamais encore je n'ai réussi à rédiger mes notes convenablement. Mais pourquoi tant de justifications ? Devant qui ?

Bien entendu, il ne faut pas se leurrer. Il s'agirait de fixer une limite entre ce qui convient d'être précisé par écrit pour moi-même et ce qui doit être omis. Mes vérités, je les connais, mais seulement dans la seconde où je les connais vraiment. L'évanescence, cher Monsieur ! Entendons-nous bien : ce que j'entends d'écrire ici peut être lu par tous.

À mes yeux, la discussion de courtoisie n'est ni un outil ni un moyen d'expression adéquat. Seul le papier m'aide à débattre aisément. Quant aux tentatives d'enregistrement sur un magnétophone, elles n'ont donné que de piètres résultats.

Je regrette que mon écriture ne soit pas plus lisible, je n'ai pas encore totalement apprivoisé ma machine à écrire.

J'espère me faire à cette forme. Pour l'instant, je suis plutôt mal à l'aise. Fin de l'avant-propos.

[...]

28 octobre

Drame en un seul acte intitulé *Qui est-ce ?*<sup>1</sup>

Depuis un certain temps, j'ai un sommeil étrange. Si je me couche ivre, je m'endors aussitôt pour une nuit sans rêves. Or, puisque cela m'arrive rarement désormais, je peux dire qu'en temps normal, mon sommeil est comme une machine dans laquelle sont jetés des événements conscients. La nuit durant, celle-ci les moule et les assemble de façon mystérieuse, et néanmoins ordonnée, selon un système qui m'échappe totalement. Dans mes rêves, je sais que je suis censé écrire des pièces de théâtre et des nouvelles. Cette inhibition constante compose mes rêves. C'est encore plus évident lorsque je suis à demi éveillé. Je veux dire que cet aspect professionnel dans mes rêves est alors plus marqué. Autrefois, quand je jouais au volley-ball ou que je pratiquais le kayak, je renvoyais la balle ou je ramais, toute la nuit durant. Ici, à vrai dire, c'est la même chose.

Les idées (ce n'est pas le terme exact, mais je n'en vois pas d'autres, à cet instant) que j'apprécie tout particulièrement ne naissent pas dans mon sommeil, mais dans l'état de demi-sommeil où je me trouve parfois. Il y a quelques jours, à l'aube, alors que je n'étais encore qu'à moitié éveillé, la laitière frappa à ma porte et me reprocha vivement d'habiter au cinquième étage (je vis au quatrième, mais j'étais trop endormi pour la détromper). En regagnant mon lit, je plongeai de nouveau dans un demi-sommeil et je rêvai alors ce qui suit:

*Qui est-ce ?*

Personnages:

Presque Jean-Jean

Le Père entre autres

---

1. Cette pièce de Mrożek, intitulée *Kto tam* en polonais, ne fut jamais publiée.

La Laitière en apparence  
La Mère dans une certaine mesure

La scène représente un salon en désordre, comme après une soirée. Il est cinq heures du matin. La sonnette d'entrée retentit. Presque Jean-Jean, à moitié endormi, traverse la pièce vêtu d'un peignoir. Il ouvre la porte. C'est la Laitière. Une fois qu'elle est partie, le Concierge vient sonner à son tour :

- Rien de grave. Je voulais juste vous prévenir que le lait était sur le pas de votre porte.

Ensuite, c'est le Facteur. Presque Jean-Jean, échaudé par ses rencontres avec la Laitière et le Concierge, le fait entrer dans le salon sans poser de question et l'invite à s'asseoir.

- Je ne suis que le Facteur... Pourquoi me faire asseoir?
- Ha! Ha! Vous ne me la ferez pas. Vous êtes sûrement... Attendez voir, qui pouvez-vous bien être?

Esquisse de dialogue avec la Laitière.

- Pourquoi avez-vous sonné?
- Vous habitez au cinquième étage.
- Au quatrième. Est-ce une raison pour sonner à ma porte?
- Vous pensez que je suis la Laitière?
- Qui d'autre?
- Vous ne me connaissez donc pas.
- Vous ne me laisserez pas...
- Non, vous devez d'abord envisager les choses sous un angle théorique, penser dans l'abstrait.

Tandis qu'il regagne son lit, après sa conversation avec la Laitière, Presque Jean-Jean croise son Père. Or, celui-ci n'est que partiellement vêtu en père. Il porte également les attributs d'un cardinal: une mitre, une crosse, etc.

- Que t'arrive-t-il? demande Jean-Jean.
- Tu voudrais, mon fils, qu'à cinq heures du matin, les personnalités soient précisément définies?

D'ordinaire, au théâtre, chaque personnage est uniquement lui-même. Cette règle permet le bon déroulement de l'action. Un personnage est un élément défini. C'est en jouant avec plusieurs de ces éléments, en les associant, en les confrontant,

que nous obtenons une action. Nous posons des problèmes et nous les résolvons. *Qui est-ce ?* veut briser ce principe. Jean-Jean est un personnage encore issu de l'ancienne règle. Il incarne, par ailleurs, le porte-parole du spectateur qui n'en connaît pas d'autres. Sa surprise et sa déroute sont donc aussi celles du spectateur. C'est la raison pour laquelle il est Presque Jean-Jean (et non Jean-Jean Entier). Comment s'effondre son intégrité et pourquoi ? Comment l'exprimer ? Lorsque Jean-Jean se délite, une partie de lui devrait être préservée, afin qu'il soit encore capable de s'étonner de la situation, de perdre contenance, et même d'engager des monologues à ce sujet.

Comment introduire l'éclatement des personnages scéniques ? Ou plutôt leur caractère synthétique ? On peut régler ceci de manière apodictique avec un monologue du Père, au début de la pièce. Ou avec un monologue de Jean-Jean, mais l'étonnement lui convient mieux que les explications.

Cette seconde solution me paraît meilleure. Poser le mystère *a priori*, pour se concentrer uniquement sur la manière d'y faire face. Dans la vie, il existe tant de faits avérés que l'on ne s'explique pas.

Serai-je enfin libéré de cette contrainte qui m'obligerait à faire croire au public qu'il ne s'agit pas de théâtre ? Rien ne m'insupporte plus que cet artifice qui consiste à faire se lever un spectateur dans les premiers rangs, un acteur en réalité, afin qu'il prenne part à la pièce, sans jamais trahir sa véritable identité. Peut-on faire en sorte d'éviter à Jean-Jean qu'il se lamente ainsi ?

– Quelle chance ont ceux qui jouent dans des drames normaux ! Moi, je joue dans une pièce anormale. A-t-on déjà vu sur scène qu'un Père soit et en même temps ne soit pas le Père ?

Les monologues de ce pauvre Jean-Jean seraient tels les cris d'une âme torturée par la relativité moderne, l'éclatement de la forme, l'atomisation double, la nature spectrale de la lumière, etc. ? Cette pièce devrait peut-être porter sur la frontière, au théâtre, entre la position épistémologique traditionnelle à l'équilibre instable et l'insolente relativité cosmique ?

Jean-Jean pourrait même prendre des initiatives : « Je vais le définir, moi, mon Père ! Je ne permettrai pas que, etc. »

Ici, je recourrais à une explication naïve et drôle, mais qui, par sa simplicité, illustrerait le problème. Le Père exposerait brièvement à son fils ce qui s'est passé :

– Mon fils, tu es plus jeune que moi. Les progrès de notre époque ne devraient donc pas te surprendre. La physique quantique nous a appris l'importance de l'accélération, de la vitesse. J'ai tout simplement accéléré ma propre vitesse. Désormais, je suis très en avance, voilà tout.

Jean-Jean se met alors à courir autour de la table, le plus vite possible, mais rien n'en résulte. Il demeure Jean-Jean.

Expliquer la double, la triple facette d'un personnage, sa pluralité, par la relativité de la somnolence, comme on peut la concevoir à cinq heures du matin...

C'est tout simplement insupportable.

Jean-Jean :

– Du calme, tu vas réveiller Maman. Que dirait-elle en voyant ton accoutrement ?

– Rien du tout. Elle ne dort pas.

– Tu veux dire qu'elle aussi... (La Mère entre en tenue de jockey.)

Si je me rappelle bien les idées que j'avais en tête en regagnant mon lit, voilà le déroulement envisagé : l'action, déterminée par des éléments bien définis, se poursuit un moment. Le Père est père. Il peut aussi être cardinal, mais alors uniquement cardinal. Ce n'est pas sans conséquences. Soudain, le Père cesse d'être le Père (ou le Cardinal). Tout s'emmêle. Et voilà l'idée qui me vient à l'esprit : construire la pièce entière sur ce principe ? Elle ne serait pas unique, mais plurielle. Les acteurs se glisseraient dans la peau d'autres personnages, en conséquence de quoi non seulement l'action changerait son cours, mais elle changerait totalement. Elle serait différente, porterait sur tout autre chose. Néanmoins, c'est très difficile à réaliser.

Je ne connais pas l'œuvre de Pirandello<sup>1</sup>. Mais ne serait-ce pas similaire ? Certes, cette idée n'est pas nouvelle, l'usage des masques en témoigne. Ce fut une tentative timide en ce sens.

---

1. Dans les pièces de Luigi Pirandello (entre autres *Six personnages en quête d'auteur* et *Così è (se vi pare)*), on retrouve la question de l'identité, des stéréotypes et des conventions qui régissent les relations interpersonnelles.

Jean-Jean: Père.

Le Père: Laisse-moi tranquille! Ne vois-tu pas que je suis cardinal? (Quand la Mère entre sur scène en jockey ou dans une tout autre tenue, il se noue entre le Père-Cardinal et elle un sketch comme on peut en imaginer entre un cardinal et un jockey, mais aussi entre le Père et la Mère.)

Ces sketches, ces segments d'action, n'ont pas tant d'importance que l'attitude, les réactions qu'ils suscitent chez Jean-Jean, complètement perdu dans ce chaos.

La Laitière: J'ai une vie à moi.

Jean-Jean: Je n'en doute pas.

La Laitière: Vous voulez la connaître?

Jean-Jean: Volontiers, mais à cette heure...

(Ordre d'apparition des personnages: la Laitière, le Concierge, le Père en tant que personnage culminant.)

Le Père entre sur scène en tant que Cardinal uniquement. C'est la séquence où Jean-Jean se trouve devant le fait accompli. Ensuite seulement, lorsque le Cardinal déclare: « Bon, j'ai ralenti l'accélération », il discute avec Jean-Jean en tant que Père-Cardinal.

Le Père et la Mère s'inquiètent de voir leur fils aussi normal. Par désespoir, Jean-Jean s'avoue comédien!

– C'est fini, j'arrête de jouer! Je rentre chez moi. (Il revêt son manteau et son chapeau, retire son maquillage sur scène.) Voilà, je suis quelqu'un d'autre. Je suis un acteur. Dans un instant, je redeviendrai un homme normal.

– Bravo, Jean-Jean!

– Comment? Vous êtes contents? Je vous dis pourtant que je vais être un homme normal...

– C'est merveilleux! Tant que tu étais un acteur, tu étais au summum de l'univocité. Tu disais et faisais uniquement ce que t'avait ordonné l'auteur. Mais tu écouteras combien d'auteurs, une fois que tu auras quitté la scène?

[...]

Mardi 13 novembre

Je travaille: j'écris une pièce. Et j'ai besoin d'épancher ma bile.

J'ai lu *Les Physiciens*<sup>1</sup> de Dürrenmatt. Quel soulagement, mais aussi quelle colère! Mieux vaut le dire tout de suite: j'aurais pu écrire une telle pièce, s'il m'était venu à l'esprit qu'on pouvait s'en contenter. Si quelqu'un écrit des sketches, ce n'est pas moi. (Une allusion à tous ceux qui ont prétendu que je n'étais qu'un auteur de sketches.)

Que dire? Cette pièce n'a rien du *Platonov*<sup>2</sup> de Tchékhov. Je dirais qu'elle est exactement du même genre que ma *Police*<sup>3</sup>, si l'on ne tient pas compte de la perfection technique de Dürrenmatt.

Mais ce n'est pas tout. Pour l'instant, je constate uniquement qu'aux quatre coins du globe, on a élevé au rang de chef-d'œuvre une pièce si sèche qu'elle en gratte la gorge, un quignon rassis que l'on avale sans un verre d'eau pour le faire passer. Soit. Je m'en veux de n'avoir rien écrit de mieux. Le pire, c'est que ce sketch s'obstine à prédire l'avenir. Il a ce ton faux que je déteste tant, ce regard biaisé sur la réalité, en totale opposition avec ce que nous connaissons au quotidien, autrement dit l'inachevé, l'instant présent, la masse de données qui nous entoure continuellement. Mais lui, il a la prétention de regarder cela d'en face, comme s'il devançait tout, qu'il savait tout à l'avance, qu'il se campait devant les bœufs pour s'exclamer: « Moi, je sais! » Il ne sait rien que nous ne sachions déjà, et l'on ne procède pas ainsi. Sa saynète est très habile et je n'aurais rien à y redire si nous n'existions pas. Qui plus est, Dürrenmatt nous fait le caprice d'en rajouter. J'en veux pour preuve la liste des vingt et un points insérés à la fin, qu'il achève sur cette déclaration: « Les moteurs de l'action dramatique, ce sont les hommes<sup>4</sup>. »

---

1. F. Dürrenmatt, *Die Physiker*, 1962, traduit en polonais par I. Krzywicka et J. Garewicz dans la revue *Dialog*, n° 10, 1962 (pour la version française: *Les Physiciens*, trad. J.-P. Porret, L'Âge d'Homme, 1988).

2. *Platonov*: première pièce de théâtre d'Anton Tchékhov (1860-1904), écrite vers 1878.

3. *La Police*: première pièce de théâtre de Mrozek, écrite en 1958.

4. F. Dürrenmatt, *Les Physiciens*. L'auteur cite en réalité le sixième des « 21 points ».

Et comme toujours, je me dis : pourquoi l'écrivain ne prend-il pas sa petite gomme pour effacer ça ? Quand bien même un excès de calories, une négligence ou une autre raison l'auraient poussé à écrire cette phrase. Comment ose-t-il laisser ça ? [...]

*Mercredi 28 novembre*

[Lettre à Maria Paczowska<sup>1</sup>.]

Demain, je pars pour Cracovie. Au préalable, j'aimerais te répondre, même brièvement. Mon rhume est désormais passé, et malgré lui, j'ai écrit une nouvelle pièce (je n'avais pas d'autre choix, à défaut de pouvoir lire beaucoup, je préférerais écrire). C'est un drame en un acte. Le troisième déjà, si l'on compte celui que je t'ai envoyé.

Qui sait ? Voilà peut-être la raison pour laquelle je me suis mis à écrire exclusivement pour le théâtre ? C'est une forme plus directe que la prose. Pourtant, j'en ai assez des drames en un acte, où l'on peut, à loisir, monter des mécanismes précis, tester diverses variantes et atteindre une précision d'orfèvre. Dorénavant, si j'écris pour le théâtre, je souhaiterais que ce soit une pièce baroque, aux dialogues multiples, où il se passerait des choses de plus grande ampleur que des situations isolées. Je voudrais me dresser sur mes pattes arrière et pousser un hurlement sauvage, seulement j'ignore lequel, pourquoi et comment.

Au fond, je ne ressens pas de haine aussi grande que celle qu'a pu éprouver Dostoïevski.

Je ne suis tiraillé par aucune passion et si ce qu'Andrzej Kijowski<sup>2</sup> écrit invariablement sur moi est vrai et que la littérature

---

1. Maria et Bohdan Paczowski firent la connaissance de Mrozek au cours de leurs études d'architecture. Ils quittèrent Varsovie vers 1962 pour s'établir en Italie, à Chiavari, où ils restèrent jusqu'en 1968. Ensuite, ils s'installèrent à Milan, puis à Paris. Ils vivent actuellement au Luxembourg. Les lettres adressées aux Paczowski avaient également pour Mrozek une fonction de mise à l'abri de ses notes.

2. Andrzej Kijowski était un ami de Mrozek. Il rédigea de nombreux articles sur son œuvre. En 1960, en jouant avec la polysémie de l'adjectif *udany* (feint/réussi), il écrivit : « *Proza Mrożka jest udana i nigdy nie przestaje być udana* » (peu ou prou en français : « La prose de Mrozek est controuvée et toujours aussi bien trouvée »).

ne naît que de la passion, alors je devrais être désœuvré. En réalité, il est faux de dire que je n'ai pas de passions, mais je sais les décharger, j'ai la capacité innée de les libérer par le truchement, au fond cabotin, qu'est l'écriture. Autrement dit, je ne ressens pas ce fameux besoin de dire des choses. Il me vient de temps à autre, tout au plus, mais il reste vague et j'ignore quoi dire précisément. Quant à l'autre motif, celui de « s'exprimer par l'art », s'il peut avoir un sens pour certains, eh bien moi, il me fait rire et je n'ai rien à dire à ce sujet, puisque je ne me sens pas concerné.

Je devine ici un point essentiel. Jusqu'à présent, l'écriture me servait plutôt à rembourrer, amplifier ma propre vie, à élargir ses frontières. À imaginer d'autres sphères que celles dans lesquelles il m'a été donné de vivre. Cela se traduisait plutôt par des fables, de celles qu'un enfant se raconte avant de s'endormir, d'où la fantaisie, le grotesque et les configurations invraisemblables. C'était pour moi un jeu et une compensation. D'une manière générale, il me semble que ce genre d'écriture est un courant en lui-même, une littérature à part. On pourrait le définir comme une activité qui porte au-delà du cercle dans lequel on se trouve.

Le deuxième genre n'a plus rien à voir avec les fables, les histoires que l'on se raconte avant de s'endormir. Il consiste à ouvrir une percée sur une vie dont on aurait été privé. Il a naturellement un caractère bien plus désespérant, tragique et grave que le précédent. On abandonne les effets, le jeu.

Tout le monde n'est pas capable de pratiquer les deux genres. La plupart du temps, nous ne sommes faits que pour un seul des deux.

La question est de savoir pourquoi je ne me jette pas, corps et âme, dans la première catégorie, celle des histoires que l'on se raconte avant de s'endormir? Je l'ignore précisément.

Pour en revenir à la nouvelle que tu as lue, je dois avouer qu'elle est sincère. Si j'incarnais le héros de cette nouvelle et que je la racontais à un ami ou à moi-même, ces divers ajouts, développements et excès me traverseraient inmanquablement l'esprit, à moi le héros, pas l'auteur. Est-ce la raison pour laquelle je suis incapable de pleurer ostensiblement, parfois seulement à la limite du risible, avec brio en définitive? Est-ce là ce qui m'empêche de croire totalement en moi, en mes

impressions, et qui fait que ce manque de foi se révèle aussitôt dans ces excès, ces remarques hors de propos, distantes du sujet principal? Je me demande d'ailleurs si cette nouvelle ne constituerait pas une sorte de limite pour moi. Bien sûr, je pourrais la franchir, mais uniquement grâce à ce vieux procédé qui me permet de faire les choses tant bien que mal. Je ne parle pas de la « main en or », mais du « crâne en or », le masque du faussaire, du parodiste.

Je n'ai pas le temps d'en écrire davantage. Quand je rentrerai de Cracovie, je t'entretiendrai d'autres nouvelles, moins importantes pour moi en ce moment, et reviendrai sur les sujets que tu évoques dans ta dernière lettre.

9 décembre

[Suite de la lettre à Maria Paczowska, de Varsovie, interrompue par le séjour de l'auteur à Cracovie. Elle concerne le départ « définitif » de Maria et Bohdan Paczowski pour l'Italie.]

Le Polonais moyen connaît des changements notables, qui n'étaient peut-être pas perceptibles deux ans plus tôt, lorsque vous êtes partis.

Quoi qu'on en dise, nous avons affaire ici à un tout. Il y a peu de temps, les *Kulisy*<sup>1</sup> ont rapporté l'histoire d'un ouvrier du chauffage central, qui avait détruit ses meubles dans une folie éthylique. L'accent était mis sur les meubles pulvérisés à la hache et sur les dérives de l'alcool, mais j'appris au passage ce que ce primitif avait détruit: une télévision, une radio et une machine à laver. Comment les Polonais font-ils pour s'enrichir autant? Je l'ignore. La situation demeure pourtant très critique, même les données les plus officielles l'affirment. On perçoit néanmoins une amélioration du niveau de vie. Avant tout, les Polonais n'ont plus honte d'avouer qu'ils gagnent de l'argent et qu'ils consomment. Il y a encore quelques années, la tendance était diamétralement opposée.

---

1. *Kulisy* [les Coulisses], publication populaire, qui paraissait le samedi comme supplément à l'hebdomadaire *Express Wieczorny*, édité à Varsovie entre 1946 et 1999. De 1957 à 1981, les *Kulisy* parurent indépendamment sous forme d'hebdomadaire.

J'étais dans le compartiment d'un train avec six autres personnes. Désormais, il est de bon ton en société de faire impression avec ce qu'on a acheté et à quel prix. Je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas me laisser happer par cette famille qui s'était soudain formée autour de moi. À Varsovie, ces trois hommes et ces deux femmes descendirent du train comme frères et sœurs. Il va sans dire que leurs rapports n'étaient pas dénués d'accents incestueux, si bien que je me sentis comme le criminel du *Train de nuit*<sup>1</sup>. Si quelqu'un s'était comporté comme moi et qu'il avait passé plusieurs heures, la tête sous son manteau, pour ne pas avoir à se mêler à la discussion, il aurait sans nul doute été considéré comme un individu suspect. Le wagon était neuf, semblable à toute voiture de première classe des trains internationaux. C'est une précision d'autant plus importante que ce type d'intérieur sert d'écrin aux chichis des Polonais, il les incite à déployer de ces manières exagérées qui, s'il ne s'agit pas de tirer un quelconque profit, même minime, les caractérisent tant. Dans les traitements de faveur, on assiste à une explosion de simagrées, de « puisque, néanmoins », de manières affectées, et qui doit passer la porte en premier, etc., mais tout ceci n'est fait que pour soi-même, pour se montrer et se faire valoir auprès des autres. J'assistai à l'un de ces déballages de politesse noblaillonne. Celui-ci entraîna une euphorie et une hystérie telles chez mes voisins de compartiment, que j'eus envie de me lever et de foutre mon poing dans la gueule à l'un d'entre eux pour me défouler. Caché sous mon manteau, je ne pouvais voir leurs visages, mais je saisisais d'autant mieux leurs petites voix : toutes étaient FAUSSES. Toutes avaient la prétention d'être ce qu'elles n'étaient pas dans la réalité. De retour chez moi, je pus reproduire leur conversation dans les moindres détails. Je me sentais humilié d'avoir été contraint à les mépriser pour le terrible stéréotype qu'ils incarnaient.

Les Polonais sillonnent les Balkans comme s'il s'agissait de l'une de leurs colonies. Ils se vengent ainsi de leur complexe face à l'Occident. Rares sont ceux, dans les « sphères », qui n'ont pas été au moins une fois en Bulgarie, en Hongrie ou en République socialiste tchèque. Dans le train, j'assistai à

---

1. *Train de nuit (Pociąg)*, film de Jerzy Kawalerowicz sorti en 1959.

de véritables enchères. L'un des voyageurs, un colonel, était en position de faiblesse. S'il donnait de la Bulgarie, la dame d'en face lui renvoyait du Budapest. À un moment donné, il répliqua avec la RDA<sup>1</sup>, mais il s'avéra qu'elle y était allée aussi. Il se tut, le temps de se ressaisir, puis lâcha : « Rome. » Tous se murèrent alors dans un silence pesant. Le colonel aurait pu sortir victorieux de ce duel, si l'homme à lunettes assis dans un coin du compartiment n'en était pas venu à bout avec la Belgique. Puisqu'il était fort probable que le colonel mentait, au contraire de l'homme à lunettes (son avalanche de détails balaya la déclaration vague du militaire), ce dernier avait l'avantage.

Voilà le groupe :

Un colonel.

Un directeur âgé de 65 ans, au visage aussi lisse et rose que les fesses d'un poupon, l'âme du compartiment. De formation technique, il fut le copain de classe du général Rowecki, mais qui était le général Rowecki ? « Comme vous paraissez jeune ! » (Je déteste les sexagénaires.)

Un homme à lunettes, assis dans un coin. Pas plus de précision.

Trois femmes (deux d'entre elles descendirent à la gare de Kielce).

Tous sont richement vêtus. Leurs tenues sont impeccables et luxueuses.

Les sujets abordés dans l'ordre :

1. Leur lieu de vie, sans oublier la description des voisins, le récit de l'acquisition de leur habitation, etc. Soulignement des difficultés liées aux achats passés et présents.

2. Les congés, les séjours à l'étranger. Leur révolte unanime et violente contre le marché du tourisme, tant et si bien qu'on ne sait plus réellement qui trafique. Tous s'insurgent, ça je l'ai constaté depuis longtemps et en d'autres occasions.

3. Des remarques sur les Juifs qui, au passage, ne sont pas appelés « Juifs » mais « Judaillons ».

4. Des souvenirs de 1939. Les dames ne se rappellent que peu de chose. Leur mémoire se brouille. À l'époque, elles n'étaient que des enfants...

---

1. République démocratique allemande (1949-1990).

## 5. Des blagues.

Je sortis du compartiment à ce moment-là. Dans le wagon-restaurant bondé, il y avait plusieurs groupes. Des avocats, des médecins. Tous éméchés. Ils en étaient aux blagues, eux aussi, car ils les racontaient à voix haute et je les entendais fuser de plusieurs endroits à la fois. Des blagues sur les Juifs, les troufions et le cul. « Bouchez-vous les oreilles, Madame ! » D'autres, ivres déjà, ne disaient rien, ils se balançaient sur leurs chaises. Le meilleur en blagues était un homme qu'il me semblait avoir déjà vu. Un camarade de classe peut-être ? Il était presque chauve et portait un veston rouge tomate. Désormais, la plupart des Polonais portent des chemises blanches en nylon et des cravates, du moins dans les trains.

Je regagnai mon compartiment. Tous se tombaient déjà dans les bras les uns des autres. Visiblement, ils avaient épuisé leurs blagues, car le directeur en était aux anecdotes frivoles « de sa vie » :

« Nous regardons la télévision, quand soudain une artiste soulève sa jupe (à ce moment précis, il étire sa peau toute rose qui brille aussitôt d'un éclat huileux) et dévoile son petit triangle, alors je dis : "Elle ne pouvait pas le garder pour moi, il a fallu qu'elle le montre à la télé ?" » Voilà le clou de l'histoire.

Il est là, assis dans son manteau à col de fourrure (tous s'apprêtent déjà à descendre du train), ses petits pieds et leurs orteils recroquevillés, sagement rangés dans des chaussures rondes soigneusement cirées.

Un soir, j'étais à une fête. Des amis de bureau, beaucoup d'architectes que je connais, mais uniquement de vue. Vous les connaissez sans doute. Des complets noirs, des discussions sur les voitures, l'un d'entre eux se fait importer un scooter... Des conversations rangées entre hommes de bonnes situations. Plus de beuveries, comme autrefois. « Et vous, Monsieur, de quelle marque est votre voiture ? » Monsieur, Monsieur, Messieurs, Monsieur ceci, Monsieur cela, Je vous en prie, Monsieur.

[...]

1963

*11 janvier*

L'histoire du monde est celle de l'oppression brutale des femmes, des enfants et des artistes par les hommes.

Il fallut, à la part masculine de l'humanité, souffrir d'affreux tourments pour parvenir seulement sur le tard à soupçonner l'existence de ce que sait chaque femme, puis à l'éprouver soi-même, non sans difficulté : la dualité des sentiments, l'incohérence, l'inconstance, l'oubli, tout ce que je nommerai « principe de scintillement ». Les choses que Proust a mises en évidence sont si naturelles, féminines. Si les femmes sont « irréfléchies », c'est parce qu'elles ne sont pas obligées de réfléchir. Elles sont elles-mêmes les corollaires de la réflexion.

Les hommes ont inventé, à l'image de ce qu'ils sont, la pensée logique, autrement dit une pensée simpliste qui se rapporte autant à la vérité que l'arithmétique à l'algèbre. Il leur fallut déployer des efforts incroyables pour aller au-delà de ça, ne serait-ce qu'un peu. Lorsqu'il s'avéra que les femmes pensaient autrement, les hommes s'offusquèrent et les taxèrent d'idiotes ou d'illogiques, ce qui, dans la nomenclature masculine, revient au même. Pour pallier leur manque d'imagination et combler la faille de leur idéologie, les hommes créèrent le concept de l'honneur.

Ce qui me plaît aussi chez les femmes et que je trouve sympathique, c'est que ce problème si spécieux ne les intéresse pas.

Les artistes ont toujours joui d'un grand succès auprès des femmes. L'honneur et la logique leur sont souvent étrangers. Ils sont intuitifs, « imprévisibles », en un mot « féminisés ».

Le terme « féminisé » est au fond flatteur. Il désigne toute personne qui se lave régulièrement, n'aime pas tuer ses semblables, est capable d'empathie, déteste hurler et jouer des coudes pour prouver son importance.

Les femmes connaissent la valeur de la vie humaine, non seulement parce qu'elles donnent la vie, mais aussi parce qu'elles élèvent leurs enfants, et elles savent la souffrance, la responsabilité et les efforts que cela implique. Les hommes n'élèvent pas leurs enfants. Dans le meilleur des cas, ils destinent une certaine somme d'argent à l'éducation de leur aîné. Rien d'étonnant si, par la suite, se livrer à des massacres leur paraît être une occupation non seulement agréable, mais utile.

Le ressentiment des hommes envers les femmes résulte d'une blessure d'amour-propre. D'où leur mépris et leur dédain comme compensations factices.

Il est tout naturel que les femmes n'écrivent pas de pièces de théâtre. À l'image des grands mystiques, elles ne sont pas obligées de chercher un modèle, un catalyseur, un substitut. Les femmes comme les mystiques ont un contact direct avec la réalité, à travers l'amour.

Je n'aime pas la masculinité.

Dans ce domaine comme dans d'autres, les Polonais sont partagés, brouillons, comme ci et comme ça, autrement dit quelconques. Le Polonais est un individualiste grégaire. Il aime railler l'uniformité occidentale, mais il ignore que l'ensemble de ses compatriotes a un comportement grégaire.

Le Polonais n'est pas non plus une fourmi comme peut l'être le Chinois, bien que cette condition soit aussi une solution en son genre. Par son comportement, le Polonais me rappelle malheureusement un certain animal, que j'eus l'occasion d'observer à maintes reprises dans mon enfance, à la ferme de mon grand-père.

Mon aïeul élevait des cochons, et moi, je les observais. Les cochons étaient toujours les uns sur les autres, ils se bousculaient terriblement. Chacune de ces bêtes était, en soi, individualiste. Or, la somme de ces mouvements indépendants, individuels, donnait lieu simultanément à un chaos grégaire des plus affreux. Par exemple, lorsqu'on versait de la nourriture dans leur mangeoire.

Parmi tous les pays que je connais un peu, la Pologne est celui où les hommes se marchent le plus souvent sur la tête au quotidien. Ici, il leur faut supporter un double poids. Leur dégoût pour eux-mêmes et leur dégoût pour les autres qui, jour après jour, leur imposent un comportement répugnant.

[...]

*Zakopane, le 3 mars*

Je dois me remettre à écrire. Le *train-train de la vie*<sup>\*1</sup> ne suffit pas. S'en contenter ne procure qu'une maigre satisfaction. D'un autre côté, l'écriture est une activité épuisante.

Je voudrais ne pas avoir à le faire, mais si je succombe à cette envie, je ne ressentirai que de l'insatisfaction et du mal-être. Le Christ, en mourant sur la croix, obéissait vraisemblablement à une loi. Cette façon de mourir ne devait pas lui plaire, mais s'il l'avait refusée, il aurait continué de souffrir d'une souffrance sans éclat, qui n'aurait pas abouti à ce qu'il a créé en décidant de mourir sur la croix. Il y a peut-être de la grandeur dans une telle décision, mais se sent-on mieux pour autant ?

J'aimerais tant sortir de mon mécanisme, de mon schéma. Nul besoin de m'en convaincre. Les formes courtes ne me plaisent plus. S'il est naturel, à la longue, d'être agacé par son travail au point de rêver à son achèvement, cet achèvement procure une déception. Il nous met à la porte du petit abri que l'on s'était créé et nous replonge dans la dangereuse nébuleuse du monde. Aussi, plus la forme choisie sera longue, plus long sera l'asile, plus larges, les possibilités d'y prendre ses aises.

---

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Une forme plus longue... Oui, mais, pour l'amour de Dieu, laquelle? Notons cet embryon, sans prétendre qu'il aboutira à une forme longue, ni même à quelque forme que ce soit.

Quand j'étais petit garçon, trois hommes, telles trois fées, se penchèrent sur le berceau de ma vie consciente. C'étaient des représentants d'une usine textile qui fabriquait des tissus en fibres synthétiques. Ils souhaitaient commercialiser un matériau d'un nouveau genre, très résistant, destiné aux vêtements pour enfants. Ils menaient des tests et cherchaient un garçon capable d'exposer ses culottes courtes aux pires conditions, notamment en glissant sur des rampes d'escalier. En échange d'une culotte expérimentale et d'un émolument mensuel, j'étais tenu de porter ce vêtement constamment et de glisser sur toutes les rampes que je trouvais. Quelles en furent les conséquences?

Premier point: la position de mes parents et leur rapport à moi. Glisser sur les rampes, c'était pécher, bien évidemment. Cependant, dans ce cas précis, pécher rapportait de l'argent, me distinguait de mes congénères et m'apportait une certaine gloire, à laquelle mes parents ne pouvaient rester insensibles. Ces derniers auraient dû s'y opposer fermement. Ils ne l'ont pas fait. C'est humain. Le bénéfice matériel ne leur importait pas tant que la satisfaction de voir leur fils se démarquer des autres enfants, de devenir quelqu'un. Comment gérèrent-ils cette situation d'un point de vue moral? Il est également possible de se fonder, pour répondre, sur les réactions des autres adultes de ma famille. Ce qui est certain, c'est que cette situation dut aboutir à un genre de compromis, d'hypocrisie, de conformisme chez les adultes, qui ne resta pas sans conséquence sur ma manière d'appréhender le monde.

Second point: comment moi, ai-je accueilli la chose? Je n'y voyais que la gloire, bien entendu. Peut-être aussi une baisse de mon intérêt pour les glissades sur les rampes d'escalier? Sans aucun doute. Avant, je glissais avec entrain, avec une spontanéité toute naturelle. Si le désir de glisser grandit, il ne fut plus aussi naturel. Disons qu'il avait perdu de son charme. Il fut complexifié par une certaine solennité, celle du devoir à accomplir. Il cessa d'être une fin en soi et se mit à servir un but précis.

Dernier point: la relation entre mes congénères et moi. Facile à traiter. Je n'avais qu'une seule amie de mon âge. Elle avait gagné le concours du plus beau sourire d'enfant. En réalité, les vrais vainqueurs étaient ses parents qui avaient envoyé sa photographie à une revue féminine. Le fait d'avoir été distingués nous avait rapprochés, elle et moi. Pourtant, il me semble que j'étais plutôt attiré par une autre fille qui n'avait gagné aucun concours. Quand je me mis à glisser sur des rampes recouvertes de papier de verre (un test imaginé par l'usine textile ou un piège de congénères envieux?), non seulement les enfants de mon âge furent jaloux, mais cela entraîna des conséquences bien plus complexes. Un orgueil collectif face aux enfants d'un autre milieu? Quoi qu'il en soit, des parents obligèrent leur enfant à glisser sur des rampes à longueur de temps, afin d'attirer l'attention des représentants de l'usine. Mon oncle, quant à lui, disait: « Apprends tes leçons. C'est un bon début, c'est vrai, mais glisser ne t'assurera pas tout dans la vie. Les publicités, qui te représentent sur une rampe, disparaîtront, et, avec elles, les culottes courtes. » C'est ce qui se passa. Je restai seul avec une vie émotionnelle en plein éveil. Voilà qui pourrait donner un premier chapitre. Mais quel serait le second?

[...]

*Mercredi 27 mars*

Dans *Le Papillon*<sup>1</sup> de Jan Szczepański, on peut lire des nouvelles sur l'adolescence d'un garçon avant la guerre.

« Avant la guerre. » Cette époque me renvoie aux mondes de mon enfance. Mon adolescence, quant à elle, s'est déroulée après la guerre.

Entre les deux, il y eut les cinq années d'occupation, un intermède étrange où le temps fut suspendu.

Quand, dès le lendemain de la Libération, je brossais, dans le vestibule, le petit manteau bleu marine que je portais pour

---

1. *Motyl* [Le Papillon] de Jan Józef Szczepański est un recueil de nouvelles datant de 1962, Mrozek évoque celles qui introduisent le volume, entre autres *Obca* [L'Étrangère] et *Tylko najlepsi* [Seuls les meilleurs].

les grandes occasions, j'étais tel Alexandre le Grand nettoyant son armure.

Voilà le rêve que je fis la nuit dernière. On eût dit une œuvre littéraire dont j'eusse été l'auteur, mais pas totalement. Cette spécificité tenait peut-être au fait que ce rêve m'apparut nettement comme étant de la littérature d'un style pur et défini, comme chez Radiguet<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, c'était une nouvelle dont l'action se situait dans les réalités de la Première Guerre mondiale.

Un officier français revient du front en permission. Dans son train, il apprend que son épouse est de mœurs légères. Il descend au premier arrêt. Il y rencontre une femme qui prétend attendre son mari, lui-même bientôt en permission. Il s'installe chez elle, vit avec elle, mais son mari ne revient toujours pas. L'officier soupçonne la femme de n'avoir jamais eu de mari. Pourtant, il trouve chez elle des affaires qui semblent attendre le retour dudit mari. Il pense à sa femme, il ne peut l'oublier. Lorsqu'il a fumé le stock de cigarettes achetées en prévision du retour du mari qui ne revient toujours pas, il se rabat sur des paquets de second choix (je me rappelle encore leur nom : *MD2*, c'étaient des cigarettes produites durant la guerre et destinées aux soldats), sa permission prend fin. Il en a assez des femmes. Il veut passer seul les deux jours qui lui restent, peut-être même dans la ville où vit son épouse, sans pour autant avoir l'intention de la rencontrer. Au moment de lui dire adieu, sa compagne de passage avoue qu'il ne fut à ses yeux qu'un succube, un pantin, pour adoucir l'attente de son mari qui ne devait plus jamais revenir. Il lui importait peu que l'officier pensât qu'elle trahissait son époux. Si la femme nourrit quelques sentiments pour l'officier, de la pitié en grande partie, c'est bien son égoïsme qui l'emporte, je dirais même sa cruauté. Le type ne peut même pas se consoler à l'idée d'avoir pu se venger de la trahison dont lui-même fut la victime. Il n'a été considéré que comme le substitut d'un défunt. Il s'en va.

---

1. Raymond Radiguet, l'auteur du *Diable au corps* (1923 ; traduit en polonais en 1928) et du *Bal du comte d'Orgel* (1924 ; traduit en 1958).

Si j'écrivais ça, il faudrait que je trouve une clé qui me soit propre, qui me permettrait de passer de Radiguet à moi-même. Peut-être employer la première personne ?

Partons de « La Contrée du Chef<sup>1</sup> ». On prévoit de déplacer un café-bar au moyen de roulettes, car il empiète trop sur la place du marché. Une opération technique semblable à ce qui s'est fait à Varsovie<sup>2</sup>. Mais les calculs se révèlent faux. On a donné trop d'élan à l'établissement qui déraile et se met à avancer, lentement, mais irrémédiablement. Rien ne peut l'arrêter. Stupéfaction et consternation générales. Une famille tente de rattraper le café, elle tend aux clients, prisonniers du bâtiment roulant, des écharpes, des vestes bien chaudes. Le café a déjà dépassé les faubourgs, il file à travers champs. Cet événement fait la une dans tout le pays. On envoie des hélicoptères. Des badauds jalonnent le parcours du café, on approvisionne ce dernier en vodka au moyen de tuyaux, comme on approvisionne en kérosène les avions en plein vol. Impossible de construire des barricades pour stopper le bâtiment car on risquerait de le détruire, au péril des personnes qu'il abrite. L'ONU s'intéresse au problème.

Ou alors on construit un barrage approprié, mais, au dernier moment, le café change de direction à cause de la poussée du vent, de la configuration du terrain, de sa pente, etc. La frontière est toute proche. À l'intérieur, on regrette déjà de ne pas avoir pris de marchandises à troquer ; heureusement la vodka et les saucisses sèches ne manquent pas. Que faire des obstacles aquatiques ? Où le café s'arrêtera-t-il ? Au pied de la cathédrale de Milan ? Une précision technique : on a trouvé le moyen d'éliminer le frottement au sol. Le voyage se poursuit à travers différents pays. On passe une colline. À son sommet, il y a un attroupement. L'état-major. Pour parler avec le général.

---

1. *Kraina Prezesa*, en polonais. Titre provisoire d'un cycle de feuilletons radiophoniques destiné au *Podwieczorek przy mikrofonie*, un programme de divertissement, proche du cabaret, diffusé sur la première chaîne de radio polonaise entre 1958 et 1989.

2. Allusion à l'église de la Nativité de la Sainte-Vierge, au 32 de la rue Leszno, à Varsovie (actuellement 80, avenue Solidarności), qui, dans la nuit du 30 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 1962, fut déplacée de 21 mètres en raison de la construction de la ligne de tramway W-Z et de l'élargissement de la rue Leszno.

Nous, nous sommes pour la paix. Attaque sur le général au hareng mariné.

*Jeudi 28 mars*

Proust a évidemment raison. Chaque conversation est un peu comme un dépouillement de soi. Mais d'où vient ce sentiment? Des limites de la parole, sans doute un peu. Quand nous pensons, nous savons précisément ce que nous avons à l'esprit. Cependant, quand nous en parlons, quand nous exprimons nos pensées, nous sommes toujours un peu déçus. Comment? Il ne s'agissait que de ça? Les voilà, ces trésors durement gagnés? Une fois définis en quelques phrases, ils ne se présentent plus aussi richement. La faute à la parole, oui, mais ce que nous ressentions nous paraissait peut-être réellement plus grand et plus beau que ce que nous sommes parvenus à formuler. Pour ce qui est de la langue, seuls quelques livres au monde rendent à peu près fidèlement les pensées de leurs auteurs, mais il aura fallu à cette fin que ces derniers déploient les plus gros efforts et surmontent les plus grandes difficultés, sans pour autant être pleinement satisfaits du résultat. On ne peut donc attendre des phrases assemblées spontanément, des phrases banales ou hasardeuses, qu'elles expriment nos pensées de façon appréciable.

Une fois que nous nous sommes exprimés, que nous avons partagé nos pensées, nous sommes comme des bouilloires dont on aurait ôté le couvercle: la pression retombe. Jusque-là, il était agréable de porter ce secret intime, très personnel. Si nous le partageons, c'est un peu parce que nous désirons surprendre notre interlocuteur, l'épater. Cependant, nous sommes déçus du résultat, car, après nous être exprimés, nous ressentons un vide.

En cela, pourtant, les conversations qui nous dépouillent, qui font baisser notre pression intérieure, seraient comme des incitations. Désireux de combler le vide laissé en nous, nous reprenons notre travail intérieur au commencement.

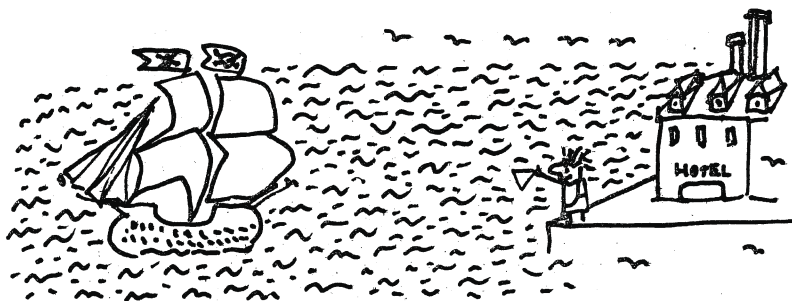
*Lundi 1<sup>er</sup> avril*

Premières heures paisibles après des jours mouvementés. Quand nos jours sont mouvementés, nous aspirons au calme, mais quand le calme arrive, nous sommes mal à l'aise. Il

faut deux à trois jours pour que l'habitude s'installe et fasse en sorte que les jours de quiétude ne nous paraissent plus pesants.

*Mardi 2 avril*

Soyons franc. Je veux achever cette page, mais je n'ai pas d'idée. Je pourrais tout aussi bien recopier un passage de l'*Express*<sup>1</sup>. Mieux vaut faire un dessin.



*Vendredi 5 avril*

Les catholiques prétendent que les pensées mauvaises ont la même valeur, aux yeux de Dieu, que les actes mauvais. C'est contraire au marxisme, aux convictions de Gombrowicz ainsi qu'aux miennes. Cela place l'homme face à Dieu.

*Dimanche 21 avril*

La littérature est le moyen de réfléchir à ce que l'on ne peut pas dire. Voilà pourquoi elle n'existe que sous une forme écrite.

Ma méfiance fondamentale à l'égard des critiques se justifie toujours plus. C'est comme si je voyais quelqu'un pour la première fois, que j'avouais n'avoir aucune confiance en lui car la méchanceté se lisait dans ses yeux. Et qu'ensuite, il s'avérait que c'était une crapule.

---

1. Allusion probable au quotidien *Express Wieczorny* [L'Express du soir], cf. note du 9 décembre 1962.

*28 avril*

C'est vrai. Des pensées foisonnent dans mon cerveau, des pensées philosophiques aussi, bien sûr. Ensuite, je me retrouve avec une sorte de brouillard dans la tête. Toutes ces réflexions s'annihilent mutuellement, rien ne subsiste. Pour se débarrasser de ce nuage foisonnant, il faut créer un fait.

[...]

*Jeudi 30 mai*

Ma pratique du tennis avait, dès le départ, un caractère trop orgiastique, bachique, pour qu'elle s'achève sur autre chose qu'un état post-orgiastique, autrement dit, ici, une grippe fulgurante, dont je viens seulement à bout, trois jours avant mon départ pour Rome.

Les textes que j'inscris ici n'incluent pas ma correspondance privée. J'avais l'idée d'écrire certaines lettres à l'aide de papier carbone, mais je l'ai rejetée. Ça me rappelle l'interpellation du parlement britannique à propos d'écoutes policières effectuées sur des conversations téléphoniques privées, une affaire qui avait suscité une vive inquiétude : c'est utile, mais ça ne se fait pas.

Jamais encore un départ ne m'avait paru si irréal.

*Chiavari<sup>1</sup>, le 15 juin*

Il était grand temps de jeter un œil à ces feuillets. Ici, je peux ne pas me soucier de la justesse de mes métaphores. Elles sont tels des chevaux sauvages, et moi, leur pâtre. Elles ne comprennent rien en réalité, mais le pâtre a l'impression de les garder.

Il devenait nécessaire de passer à un autre style de vie, celui de la trentaine passée. Tous mes moteurs, autrement dit mes désirs, sont devenus hors d'usage. Je ne convoite rien, exactement comme le veut le dixième commandement. Les plus beaux paysages du monde me laissent de marbre, à l'instar

---

1. Ville italienne située près de Gênes. Mrozek y résida entre 1963 et 1968.

des rues cossues que je parcours. Pour ne pas sombrer dans une somnolence sénile jusqu'à la fin de mes jours, il me faut remplacer ces anciens moteurs, apprendre à sortir de cette torpeur. Ma vieille maison s'est effondrée d'elle-même. Si je ne veux pas vivre au milieu de ses ruines, je dois en construire une nouvelle.

Pour moi, le Sud (géographique), ce sont les grillons.

En soi, mes notes n'ont rien d'un exploit sportif, mais elles maintiennent en forme le compétiteur que je suis, et me ramènent à la réalité. J'ai renoncé depuis fort longtemps à ce qu'elles relatent tout ce qui m'arrive.

Si demain, je ne me mets pas au travail, je vais devenir fou.

*22 juin*

Je travaille, je n'ai pas sombré dans la folie.

Je suis parvenu à deux conclusions. La première est que, dans le jugement que je porte sur moi-même, je dois me fonder sur mon moi ordinaire, et non mon moi héroïque. Dans ma construction personnelle, je dois compter sur une résistance moyenne. Plus elle sera grande, mieux ce sera, mais je ne peux espérer parvenir au même résultat que si j'avais été un héros. Je dois prendre en considération les aspects normaux de ma personne et non ses aspects exceptionnels.

La deuxième conclusion est que le temps est immobile. Le cours du temps n'est qu'une illusion nourrie par la mémoire et l'anticipation. Ce qu'on appelle « instant » n'est pas la plus petite unité de temps, parce qu'une telle unité de temps n'existe pas, le temps n'existe pas, il n'y a rien. Évidemment, tandis que je tente de la définir, je m'éloigne de ma vérité, je ne peux donc même pas appeler ceci une conclusion (une définition). On ne peut saisir l'instant, car l'instant n'existe pas. La méditation, les réflexions à la nuit tombante, etc., nous donnent l'impression d'approfondir les choses, de nous en approcher, car, bien que maladroites, ces pratiques sont proches de l'immobilité.

J'aime observer le ciel qui m'a comme témoin. J'existe à travers lui, mais moi, lui suis-je d'une quelconque utilité?

[...]

*Chiavari, le 1<sup>er</sup> juillet*

« L'homme a l'impression d'être un géant, alors qu'il n'est qu'un petit merdeux<sup>1</sup>. » Cette phrase de Hašek sonne plus que juste, ici, sur la Riviera. Elle résonne à mes oreilles, pour moi. Aurais-je eu l'impression d'être un géant, durant un an et demi, alors que... ? Géant, merdeux. Sortir de ces alternatives, être autre chose, ce serait une solution.

La Riviera... Près d'ici, Maupassant écrivit son *Bel-Ami*, plus loin Sienkiewicz rédigea *Sans dogme*, au sud, à Capri, Gorki avait sa résidence, et Dostoïevski avait la sienne à Florence. Gogol pondit ses *Âmes mortes* dans ce pays, et Tourgueniev s'y escrima aussi. Je ne tiens pas la comparaison. Je ne possède ni force ni talent particuliers, seulement une certaine bizarrerie, un handicap, des compétences médiocres, rien d'exceptionnel nulle part, sur l'ensemble de mon corps. J'ai exactement trente-trois ans et deux jours. Je suis marié. Je ne me sens nulle part à ma place, je me trouve quelconque, je ne suis personne. Je n'ai aucune idée de ce que je devrais écrire, comment l'écrire, ni même sur quel sujet. Ma santé est plutôt bonne. Je suis tourmenté par des envies, mais celles-ci sont trop faibles pour me porter, trop fortes pour y rester sourd. Je ne vois, pour moi, ni passé ni avenir. Je ne sais écrire que des lettres, je ne sais réfléchir correctement qu'à mes doutes. Je n'éprouve à mon égard ni haine, à part des dégoûts passagers, ni amour, à part quelques adorations éphémères. Je suis une coquille, qui se remplit à chaque instant d'éléments différents. La plupart du temps, elle est bourrée de flou. Je suis capable de tout prendre en considération, mais je ne maîtrise rien jusqu'au bout. Je devrais peut-être devenir acteur, mais je doute fort que cela se réalise, car j'ai tout de même un peu trop de raison propre, aussi limitée fût-elle. J'ai un esprit d'observation quelconque, une mémoire ordinaire, une imagination dépendante de ma culture, une sensibilité un peu stérile. Oui, c'est bien de savoir où l'on en est.

Je ne saurais avoir des revendications, car je ne suis pas réellement convaincu de mériter quoi que ce soit. C'est faux, ce

---

1. Cf. Jaroslav Hašek, *Nouvelles aventures du brave soldat Chvéïk*, traduit du tchèque par Claudia Ancelot, Gallimard, Paris, 1985.

qu'on a pu écrire sur moi, que je suis incapable d'une réflexion « religieuse », mais je comprends ce qu'on a voulu signifier par là. Je suis un peu de tout, rien en réalité. Là où je me sens le mieux, c'est probablement dans ma relation au théâtre, ce qui ne veut pas dire que je m'y sente bien. Je ne me sens bien nulle part, jamais, à moins que je m'en convainque, encore faudrait-il en avoir l'envie ou la force suffisante pour le faire.

Trente-trois ans... La destruction de mes anciens journaux fut un geste d'impuissance au même titre que leur écriture. Mon tiroir-caisse, ma calculatrice, affiche un éternel zéro. Parfois, je me demande à quoi bon compter, je compte malgré tout, c'est ainsi.

La Riviera... Heureusement, vaincue depuis longtemps. Non, nul ne l'a vaincue. Elle a crevé d'elle-même, de la même manière que la vie s'échappe de mon corps.

En vérité, la considération à mon endroit, celle des autres ou la mienne, ne saurait me réjouir. Des souvenirs d'enfance me traversent parfois l'esprit, qui me laissent à penser que j'avais quelque chose, à l'époque, quelque chose que j'ai perdu à jamais, rien d'exceptionnel du reste.

Un personnage (un Polonais), dont le seul argument est d'avoir été malmené. Il va voir tout le monde: « Là, là, regardez! On me l'a cassée! On m'a cassé aussi une molaire, ici. Je vais vous montrer<sup>1</sup>. » Une fenêtre s'ouvre. Il passe la tête, regarde à l'intérieur, montre ses gencives du doigt: « On me l'a cassée, je vous dis! On me l'a cassée! » Il répète la même chose, il pue l'ennui. À l'intérieur, on joue du piano, on discute, mais lui ne change pas de refrain: « Là, là, on me l'a cassée! Là, je vous dis. »

J'en ai la nausée. Je me dégoûte moi-même.

Aujourd'hui, c'est la canicule. Et alors? Rien du tout. La canicule reste la canicule. Je n'ai pas de clé pour la comprendre, je ne sais pas à quoi la rattacher. Elle est là, je suis là. À la grâce de Dieu, fumons un peu. Je n'ai plus que ça. Les cow-boys sont arrivés, à chacun son calumet.

VOILÀ LA DESCRIPTION LA PLUS APPROPRIÉE DE LA SITUATION.

---

1. On retrouve ces paroles dans la nouvelle de Mrozek intitulée *Moniza Clavier* (1967).

*Mardi 2 juillet*

Les cow-boys sont arrivés, à chacun son calumet. Je fume donc le mien.

Serait-ce une punition pour avoir été trop imbu de moi-même? C'est probable. La marchandise a été liquidée, ne demeurent plus que quelques coupons au mètre sur les rayonnages. La nuit tombe. Je m'installe à la caisse. Je tourne la manivelle. Je devais faire affaire, et là: zéro. Je tourne encore, car je n'en crois pas mes yeux. Non, c'est bien ça: zéro, « 0 », « 000 ». Rien de plus, rien d'autre.

Que j'aie jeté ou non mon journal, peu importe, je me retrouve de nouveau comme figé dans la vie. Je suis assis dans le champ d'antan, avec ma culotte courte délavée et ma panier en grosse toile qui contient un pain et un vieux morceau de lard jauni enveloppé dans du papier. J'ai seize ans, dix-sept tout au plus. On aurait pu croire que cette période était révolue, qu'une compression s'était opérée pour ensuite laisser place à la revanche, à l'explosion. C'est faux. Il n'y eut aucune explosion, rien n'est survenu, rien n'a changé. La compression a même totalement disparu. Ne reste que le ciel, le même que jadis, bien que je me trouve sur la Riviera. Qu'importe, c'est la même chose.

Un jour, j'ai eu la prétention d'écrire que je n'avais besoin d'aucun combustible extérieur, d'aucune croyance, que je savais avec quoi faire tourner mon moteur, pourvu que rien ne vienne me déranger. Et alors? Mon moteur rend l'âme, il puise déjà dans la réserve.

Peut-être est-ce cette machine à écrire qui me dérange? Devrais-je cesser de l'utiliser et reprendre mon stylo-plume? Cela changerait-il quelque chose? Sottises! Ça ne changerait rien. La seule différence, c'est que je peux fumer ma pipe et écrire en même temps.

[...]

*29 octobre*

Le problème est qu'en raison de circonstances extérieures fâcheuses, il est probable que je ne rentre jamais en Pologne.

Je ne le cache pas: cela représenterait un changement notable dans ma vie.

Cette seule éventualité eut aussitôt des effets sur toute ma personne. Des effets divers. Comme une paralysie du système nerveux central. Je la sens jusque dans mes nerfs périphériques.

Le destin me ferait là un coup surprenant et perfide, si moi, qui ne saurais le faire, je devais soudain risquer toute ma vie, ma misère qui m'insupporte, mon incertitude que je déteste, mon orientation politique qu'il me faudrait déclarer publiquement, alors que cela m'est intolérable. Je comprends désormais Krzys T. quand il évoquait régulièrement *L'Appel de saint Matthieu*<sup>1</sup>. Matthieu regarde le Christ qui apparaît dans l'embrasure de la porte et l'appelle du doigt. Autour de lui, ses amis sont joyeux, ils jouent aux osselets. La stupéfaction se lit sur le visage de l'apôtre : « Moi ? Moi ? », comme si, choqué par cet appel, épouvanté par lui, il voulait dire, incrédule : « Pourquoi moi ? »

Voilà comment se crée l'histoire. En tout cas... eh oui, il en sera sûrement de même pour la mort. Quoi qu'il en soit, c'est toujours ainsi, selon le même mode, qu'advient tout ce qui dépasse l'homme par son ampleur ou sa promptitude, tout ce que, moi, j'appelle l'histoire. C'est trop grand, trop rapide pour pouvoir être saisi, compris. Je crois que la guerre nous surprend de la même manière. Sans même t'en rendre compte, tu as déjà une barbe de deux jours, tu es assis au bord d'un fossé, tu retiens un petit chevreau par la patte, des allumettes sont éparpillées autour de toi, ça gronde à l'horizon et tu as envie de dormir. Tous ces éléments pris séparément n'ont pas la même signification. Mais réunis, ils représentent la guerre. Je me rappelle comment Jean XXIII expliqua aux enfants d'une crèche qu'il visitait ce qu'était un pape : « Voilà un œil », disait-il en désignant son œil. « Voilà un nez, des oreilles, etc. Et le tout réuni, c'est le pape. »

Si je devais mourir aujourd'hui, je laisserais derrière moi une sorte de biographie achevée, un pan de ma vie. Si je ne devais plus jamais rentrer en Pologne, cela s'apparenterait à un suicide, mais ce suicide permettrait peut-être l'émergence d'une nouvelle vie, d'un renouveau, tout comme il pourrait ne m'apporter rien d'autre que de l'inquiétude. Ou toute

---

1. Œuvre du Caravage réalisée entre 1598 et 1600, qui se trouve actuellement dans la chapelle Contarelli de l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome.

autre chose que j'ignore. J'ai appris récemment à apprécier les facéties du destin. Je lui donne une orientation et je crois naïvement qu'il va s'en préoccuper. À vrai dire, je n'oriente pas mon destin, je devine seulement où il me portera. Voilà les conjectures que j'avais faites pour les deux dernières années. J'étais certain de mourir rue Piekarska<sup>1</sup>. Aussi m'étais-je taillé un costume dans la trame des jours, des mois que j'avais passés, et de ces deux dernières années. Je m'étais façonné et découpé à cette fin. Question : ai-je assez de talent pour chanter dans n'importe quelle position ou seule l'une d'elles peut me permettre d'entonner un chant pur ? Devrais-je choisir une position plus confortable ? Si ma position est un élément secondaire, laquelle choisir ? Le confort, la position que j'ai ici ou l'autre là-bas ? Les désagréments de là-bas seraient-ils plus féconds que ceux d'ici ?

J'ai peut-être de l'intuition, malgré tout. Il y a peu de temps, avant que cette affaire n'éclate (elle a éclaté, il y a quelques jours, si l'on considère ses signes extérieurs), j'ai dit à Bohdan :

« Je n'aime pas les périodes où il ne se passe rien. J'ai l'impression que, sous ce silence, il se trame quelque chose, que dans cet air stagnant, la pression augmente ou descend pour donner naissance à un vent violent. D'ici, on ne soupçonne rien, mais là-bas, ça se gâte. Ça se gâte vraiment. »

Il y a une chose que je dois faire absolument et sans tarder : analyser tous ces phénomènes et comprendre ce qu'ils représentent pour moi.

Avant tout, les sentiments d'apathie et de stagnation ont disparu. Dans ma vie, j'ai connu deux grandes périodes semblables. La première est celle de mes dernières années passées à Cracovie. Ces sentiments furent balayés dès mon retour d'Amérique, quand je décidai de rompre avec Cracovie pour me lancer dans l'inconnu à Varsovie (un inconnu bien moins incertain que celui auquel je suis confronté aujourd'hui). La deuxième période recouvre les deux dernières années que j'ai passées à Varsovie. À l'issue de ces deux années, j'avais appris à surmonter mon apathie et ma torpeur au prix de nombreux efforts. Pas tant surmonter, car on ne peut susciter

---

1. Au 4, rue Piekarska, l'adresse de Mrozek à Varsovie.

l'enthousiasme en nous de façon artificielle, mais être capable de vivre avec eux et malgré eux.

Cet équilibre était toutefois instable, comme en témoigne la pression grandissante que mes ennemis opéraient sur moi au cours des derniers mois passés à Varsovie et qui eut vite fait de prendre le dessus à Chiavari, cependant que je ne parvenais pas à trouver un sens à ma vie ni à m'assigner un rôle (cf. les quelques notes que je réussis à rédiger durant l'été, malgré les fortes chaleurs). Bousculé dans la routine que j'avais réussi à instaurer à Varsovie, pas à pas, au prix de gros efforts, je fléchis.

Paradoxalement, je ne crains pas l'avenir. Je dis « paradoxalement » parce qu'à Varsovie, croyant mon destin tout tracé jusqu'à ma mort, j'étais opprimé par l'avenir. Ici, alors que les perspectives qui se dessinent sont la faim d'ici quelques mois, l'absence permanente de foyer, le rejet de la société, les problèmes administratifs, l'étranger, la maladie sans moyen ni lieu pour me soigner, je ne ressens aucune crainte. La menace qui pèse sur moi et l'inconnu sont peut-être si grands qu'il m'est impossible de les appréhender émotionnellement.

Mon écriture est, pour moi, une question fondamentale. Je doute qu'un tel retournement de situation influe sur mon potentiel. Si c'était le cas, lui serait-il profitable ou pas ? Qu'en résulterait-il ?

J'ai à l'esprit le fait d'écrire en polonais, bien entendu. Si je choisissais le français ou l'anglais, serais-je capable d'écrire ? Si oui, quoi ? Écrire en polonais me confinerait inévitablement au marché de l'émigration, par le biais des publications de l'émigration. Aucune satisfaction en perspective. Je déteste l'émigration, elle me paraît morte. Végétative, dans tous les sens du terme.

Les possibilités sont restreintes et j'ai mes lacunes. Toutes ces difficultés pourraient me faire craquer.

Quoi qu'il en soit, si je dois choisir un sujet, un ton, un matériau et un catalyseur, je ne peux miser que sur une chose : ma confrontation, moi qui suis issu de là-bas, aux réalités d'ici. Mon rapport au monde, en tant qu'être humain polonais. Là-bas, la pression qu'exerçait sur moi le Polonais était trop grande. J'étais plus un Polonais humain qu'un humain polonais. Ce sujet pourrait intéresser les gens d'ici.

[...]

*Dimanche 3 novembre*

La fatigue, le sirocco et le manque de sommeil. Maintenant, je devrais prendre soin de moi comme d'un enfant. N'ai-je pas trop froid? Trop chaud?

Je me mise tout sur le fait que, désormais, j'écirai des choses belles et profondes, suffisamment belles et profondes pour assurer ma subsistance, et plus encore. Par ailleurs, ces choses donneront du sens, une raison d'être à ce qui m'arrive. À ces milliers de détails, comme ma machine à écrire qui dysfonctionne en ce moment et qui fait saillir la lettre « a », dans les limbes de la différence et de l'indifférence, auxquelles j'aspirais et qui m'importent tant, car j'ai besoin de savoir si je peux y exister tel que je suis. Les tourments que put m'infliger le jeu des miroirs, dont j'étais jadis entouré, me donnèrent longtemps matière à réflexion. Je les évoquai souvent à l'oral comme à l'écrit. Ces miroirs vont probablement se briser. Mais comment avoir l'espoir d'écrire des choses belles et profondes, si je considère ce que j'écris à présent comme stérile et bon à jeter aux ordures? Je ne dispose ni d'un bureau ni du silence nécessaire. De l'autre côté du mur, mes voisins beuglent d'incessants *Ciao! Buona sera! Arrivederci!* C'est incroyable à quel point les gens ici ne font que se saluer entre eux. Les fêtes. Demain, ce sera encore un jour férié, puis tout redeviendra calme. Les gamins italiens me torturent autant que les polonais. La seule différence, c'est qu'ils le font peut-être de manière plus objective, car je ne peux pas aller les voir et leur demander de se taire, pour toutes sortes de raisons.

D'ailleurs, ce sont peut-être ces gamins, leur existence plus réelle, plus objective, qui sont à l'origine de ce que je vis ici.

J'éprouve tout de même une certaine satisfaction. Quand j'avais appris que les études musicales des gamins de mes voisins, rue Piekarska, dureraient encore au moins sept ans, je ne voyais aucune issue à ma situation, c'était un clou supplémentaire planté dans mon cercueil. Soudain, ce soir, rien ne m'est plus indifférent que ces deux gosses et leur école de musique. Ici, à mille deux cents kilomètres de distance barrés par des postes frontières, je n'entends ni leur piano ni leur violon. Bien des choses me laissent désormais aussi indifférent que le tintamarre de mes anciens voisins. Tant de fois, par

le passé, j'ai dit avoir « lutté dans l'encerclement ». Soudain, je me suis arraché à cet encerclement. J'ignore encore quel sera le prix à payer. Alentour, ce sont des bois, des fourrés, le noir et le vide. Qui plus est, c'est l'automne. Je me suis échappé du piège, alors qu'on pense que j'y suis encore. Cette surprise que je réserve à tous, rien ni personne ne me l'enlèvera.

Proust a dit tout ce qu'il était possible de dire sur la mort des lieux et des gens, dont nous sommes loin. Si la Pologne et tout ce qui la compose, Varsovie, une certaine marche d'escalier, le seuil d'un portail familial existent, en suis-je encore totalement certain ? Tout ceci crée un système de signes, de symboles, qui m'est propre. Ma mémoire et mon imagination concoctent déjà un mélange très personnel. La réalité est ailleurs. J'espère réussir à lui créer une place en moi où elle pourra exister. N'ayant plus aucun lien avec quoi que ce soit, elle n'a plus d'autre ancrage en dehors de moi et si je ne la porte pas en moi, si je ne l'entretiens pas, elle m'échappera et me laissera dans le vide. Là-bas, la réalité m'oppressait, car elle avait sur moi une emprise administrative, mais pas dans le sens administratif du terme. Là-bas, c'est elle qui courait après moi, à l'inverse de ce qui se passe ici. Il n'en demeure pas moins que mon rôle, passif là-bas, actif ici, détermine sans doute toute mon histoire.

(J'ai soudain découvert et éliminé la raison du décalage du caractère « a » ainsi que celui du point. Un détail, mais d'un certain réconfort.)

[...]

*Jeudi 7 novembre*

Soit je fais une overdose de nicotine, soit je suis complètement fini. J'ai un bloc dans le crâne, un sac de sable. Hier, une sorte d'ouragan a sévi, des toits ont été arrachés. Mais rien ne parvient à vivifier mon esprit. D'abord, j'ai eu droit à un air étouffant, ça n'allait pas. Puis, ce fut au tour du sirocco, c'était pire. À présent, le ciel est pur, mais la mer reste tumultueuse, dans toute son immensité. Elle rejette des poissons crevés et des branchages. La pureté, la clarté, la limpidité de l'air ne m'apportent rien non plus. Pire encore,

les traits de caractère de ma sœur prennent le dessus sur moi. Je resterais volontiers assis des heures sur un tabouret, à déguster les petits gâteaux que j'aurais à portée de main, comme Stefcio Otwinowski. Je ne changerais même pas la position de mon corps, aussi inconfortable fût-elle. L'indécision, l'apathie, l'incapacité à porter un regard vif et tranchant sur le monde, l'absence de volonté, l'aboulie. À l'instar de Stefcio, je me dégoûte. Inaptitude à prendre mes responsabilités, conséquence, peur.

Une rigueur quotidienne, de la discipline, voilà ce qui pourrait me sauver. Je n'ai pas de maison, probablement pas de patrie, je n'ai rien. Il se pourrait que je vive bientôt un nouveau 1939, qui n'advierait rien que pour moi, dans ma complète solitude, personne ne serait au courant, personne ne s'y intéresserait, sauf moi. Dans une telle situation, il est clair qu'il me faut appliquer les règles de l'école anglaise, à savoir un rasage quotidien et le thé de cinq heures, quelles que soient les circonstances. Je dois instaurer une certaine stabilité. Une stabilité et une continuité, à l'heure où tout vacille et où, à vrai dire, tout est déjà inexistant.

J' imagine combien je me sentirais bête, si un jour je rentrais en Pologne, lorsqu'il me faudrait réfléchir à la destruction de ces notes.

J'ai le sentiment permanent que les choses surviennent trop vite, qu'elles me dépassent soudain et qu'elles m'emportent quelque part. Peut-être me suis-je moi-même fourré dans cette situation? Plus ou moins consciemment. Tel un petit garçon aimant jouer avec l'eau qui aurait mis son pied dans un *torrent*\*, celui-ci l'aurait emporté, son pied aurait glissé sur le lit argileux. Ce garçon hurle, de peur semble-t-il, mais qui sait s'il n'est pas aussi fasciné qu'effrayé par ce qui lui arrive? J'aime flirter avec le destin, certains de mes amis me surnommaient le « petit chouchou ». Dieu les garde, nul ne sait qui est chouchouté par qui.

C'est vrai. J'ai beaucoup de points communs avec Stefcio O. Tout aussi détestables.

*Samedi 9 novembre*

Le cimetière Staglieno<sup>1</sup>, à Gênes.

Je reste perplexe quant à la manière de rédiger mes notes. Autrefois, quand je n'étais pas écrivain, je fourrais absolument tout dans mon journal, et ce, dans les moindres détails, pour ensuite seulement dégager des conclusions. À présent, j'ai peur de perdre mon temps, car je me défoule déjà dans la pratique de mon métier. Mais plus tard, lorsque je me relirai, me souviendrai-je de tout ce que j'ai pu voir, si je me fonde uniquement sur mes conclusions? Une œuvre ne vieillit pas aussi vite qu'on le prétend, au contraire des lettres, qui sentent toujours le mois.

D'un autre côté, ne serait-ce pas une solution de facilité que d'omettre les détails? Cela reviendrait à se priver de cette solide solidité qui, comme nous le prouvent les allées de pierres tombales de ce cimetière, celles qui datent d'une cinquantaine d'années et les plus anciennes, est capable de traverser le temps et a son importance. (La lenteur des mots, leur incapacité à suivre la pensée, sont terribles. Si nous écrivons des œuvres, c'est peut-être pour exprimer plus, avec l'art et la manière qui nous sont propres, que ce dont sont capables les mots, lorsqu'ils ne sont pas associés artificiellement.)

La mort. Seul l'art naturaliste a des chances de parvenir à l'exprimer avec succès. J'ai eu deux expériences qui m'ont fait approcher de l'au-delà: un accident de voiture et un empoisonnement au gaz. Dans les deux cas, le phénomène le plus étrange, le plus naturaliste, fut que je retins des éléments précis. Mon blaireau aperçu du coin de l'œil, la vitre brisée de ma voiture, un toucher, la position de mon corps. Les statues des artistes amateurs, dont on peut admirer la précision dans les plis des redingotes, dans le détail des semelles de chaussures, dans les rides des visages identiques à celles qui existèrent vraiment (ces sculpteurs travaillaient à partir des modèles), sont impressionnantes, elles sont à propos. Rien à voir avec la terrible prétention des réalisations postérieures, celles du

---

1. Cette nécropole de Gênes, créée en 1851, est célèbre pour ses sculptures tombales monumentales. Staglieno est l'un des plus grands cimetières d'Europe.

xx<sup>e</sup> siècle, quand d'honnêtes sculpteurs furent corrompus par l'art libre. Aucune combinaison, aucune métaphore ne sera ici d'un quelconque secours.

Les collines couronnées de forteresses. Les récentes cités d'immeubles dans la vallée. La route, visible depuis les hauteurs du cimetière.

Ces défunts, non pas enterrés, mais enfermés dans des milliers de tiroirs, des armoires, qui dégagent une odeur de mort malgré tout, leur authenticité, leur extériorité, et la perfection artistique et artisanale de cette réserve, une perfection administrative, immuable.

Ces sculptures et ces bas-reliefs, ces compositions tombales toutes de moulures, obéissent néanmoins à des conventions très strictes. Pourquoi alors donnent-ils l'impression d'en dire si long ? Peut-être l'exactitude de la forme joue-t-elle un rôle ? Ou serait-ce la multitude des exemples ? Le sujet voudrait-il ça, malgré tout ?

Le champ rectangulaire des tombeaux à la blancheur aveuglante, encadré par le noir des cyprès. Une mer de petits points, ce sont des fleurs (après la Toussaint). Au loin, les collines austères et leurs aqueducs.

Tandis que je marchais, je sentais en moi la vie biologique qui battait encore. Mon poulx, mon mal de dents toujours présent, les mouvements de mon cou. J'éprouvais également une certaine fierté à me trouver dans ces contrées si éloignées, à avoir percé dans le monde, et puis une colère hautaine à l'idée que quelqu'un pût me faire obstacle, m'ôter le droit de vivre ce qui m'attend encore (même si désormais, malheureusement, l'expérience vécue ne sera plus que visuelle, la plupart du temps).

Il y a encore le trajet en voiture qui m'a conduit jusqu'ici. Nous risquons notre vie à chaque fois que nous voyageons. Ce risque tangible est incontournable, que l'on soit en train, en bateau, ou même en avion. Ce fut pareil lors de mon dernier séjour à Venise. Il fallut que je conduise seul, à l'aller comme au retour. Tout pouvait s'arrêter, à chaque instant. Cela dépendait uniquement d'un clignement de mes yeux, d'un geste de ma main, des quelques milliers de personnes croisées en chemin, et des innombrables aléas. Dans notre monde civilisé,

la voiture a rétabli l'équilibre entre le sentiment de sécurité et la présence de cet instant après lequel tout s'arrête.

Aujourd'hui, il pleut. C'est une pluie sans fin, comme il en tombe en Pologne. Ça y ressemble en tout cas, depuis ma fenêtre qui donne sur un petit jardin automnal. Mais plus loin, il y a la mer. Il me suffit d'aller dehors. La pluie y persisterait-elle plusieurs jours, jamais ce pays ne serait la Pologne. Cette pensée m'évoque une lettre que j'avais écrite de la ville austro-hongroise de Ljubljana. J'avouais alors que la pluie de là-bas, en Pologne, était mienne. Nous étions alors en automne, un automne pluvieux austro-hongrois.

Les discussions se poursuivent. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose d'historique, qui me dépasse. Toute cette affaire n'a rien des remous antérieurs. Cela ressemble à la fin d'une époque. À une stabilisation. Et en tant que telle, elle va durer plusieurs années. Peut-être dix ? C'est la durée moyenne des changements qui se sont opérés jusqu'à présent. Moi, j'ai trente-trois ans et demi.

Quoi qu'il en soit... Il y a de cela un an, j'étais certain d'avoir vu ma fin. Ma fin, dans le mauvais sens du terme. Mais un an ne s'était pas écoulé, que toute ma vie fut chamboulée. Qui serai-je dans trois ans ?

[...]